

Frédéric Barbier (Paris–Chatou)

Avec István Monok, une page de l'histoire européenne,
au tournant des XXe et XXIe siècles

En quelle année ai-je pris contact réellement avec la Hongrie ? Les choses se perdent un petit peu à travers les décennies, et à travers les rêves. Je suis venu pour la première fois lorsque, jeune bachelier (à dix sept ans), je faisais de l'équitation. Pour moi, la Hongrie, pays mythique de la *puszta*, était le pays par excellence du cheval. Bref, cette année là, je gagnais (en groupe) Budapest par l'*Orient Express*, qui à l'époque circulait encore de Paris à Bucarest. Je me souviens d'avoir été frappé par le passage de la douane, bien sûr, à Hegyeshalom, par les vieux tramways de Budapest, par les traces des balles et des obus sur les façades grisâtres, mais aussi par la ville haute de Buda, par le Bastion des pêcheurs et par la vue somptueuse sur la ville. De Budapest, nous sommes allés dans la boucle du Danube, pour en effet faire du cheval (à l'époque, les maîtres de manège parlaient encore l'allemand), avant de rentrer en France deux ou trois semaines plus tard, avec le *Wiener Walzer* via Innsbruck et Bâle. Un trajet que j'ai refait à plusieurs reprises depuis lors, et le long duquel j'ai aussi entraîné, au fil des années, un certain nombre de collègues, d'amis et d'étudiants.

Mais d'abord, le cours des choses s'est déroulé : je me suis marié, et j'ai été nommé à la tête de la richissime Bibliothèque de Valenciennes, dans le nord de la France. Ce n'est qu'après quelques années que je me suis trouvé à nouveau en route vers l'est, en l'occurrence vers l'Allemagne. De fait, j'avais entrepris une thèse de doctorat d'État consacrée à l'histoire comparée des « librairies » allemande et française à l'époque de la Révolution industrielle, de sorte que j'ai été appelé à travailler dans ce qui était alors la République démocratique allemande, tout particulièrement à la Bibliothèque de Leipzig en 1985.

Par la suite, les événements se sont succédés, et beaucoup plus rapidement que je n'aurais pu le croire. La chute du mur, en 1989, nous a en effet ouvert des perspectives radicalement nouvelles – comme le dit Papageno, il y avait bien un autre monde au-delà de ces montagnes, et l'histoire du livre a commencé à pendre plus systématiquement en considération la géographie de l'Europe centrale et orientale... Une des choses pour moi les plus frappantes à cette époque a été et reste toujours le travail que doivent faire les historiens occidentaux pour se réapproprier une part importante de l'histoire européenne qui leur était le plus souvent restée étrangère : il leur faut se familiariser avec une géographie historique complexe, avec des entités politiques changeantes et parfois incertaines, et avec une toponymie difficile, s'ils veulent construire un certain savoir et se faire les médiateurs susceptibles de transmettre ce savoir à destination d'un plus large public.

Tout cela est considérablement facilité pour qui peut compter sur l'aide d'un guide d'une disponibilité si totale et d'une si extrême érudition, comme l'est notre ami István Monok.

C'est en 1994, à Neuhaus (Jindřichův Hradec, en Moravie), que j'ai rencontré pour la première fois István Monok. Au fond d'un couloir, au premier étage d'une auberge... morave et médiocrement éclairée, sa silhouette était rendue plus massive encore par les sacs eux-mêmes pleins de livres qu'il portait avec lui. Nous avons très vite sympathisé, et il m'a avoué ensuite avoir intellectuellement donné la préférence aux collègues qui emportaient les livres qu'il offrait, par rapport à ceux qui se plaignaient du poids et de l'encombrement des volumes, et qui lui demandaient de les leurs envoyer...

Par la suite, j'ai appris à connaître István Monok. Que dirais-je à son propos que d'autres ont dit mieux que moi ? Il est malheureusement trop rare de disposer aujourd'hui, en Europe, d'un collègue qui soit à la tête d'un grand établissement de bibliothèque, et qui soit non pas un simple *manager*, mais à la fois un savant de haut vol (*ein Gelehrter*) et un gestionnaire avisé : d'une certaine manière, István Monok résout le dilemme de Max Weber, en associant l'homme d'études, le « savant », et l'homme d'action, le « politique ». Grâce à lui, j'ai appris à connaître

un petit peu mieux non seulement la Hongrie d'aujourd'hui, mais aussi la « Hongrie historique », y compris la « Haute Hongrie » et la Transylvanie. Nous avons de concert parcouru les routes de l'Est, découvert les paysages, exploré les villes et visité les bibliothèques historiques, de l'Autriche à la Tchéquie, à la Slovaquie, à la Hongrie bien évidemment, et à la Transylvanie, jusqu'à Kronstadt : toujours pèlerin de l'histoire du livre et des bibliothèques, et de l'histoire de la civilisation, István privilégie ce que j'appellerais les « voitures de grand parcours », puissantes et confortables, donc moins fatigantes à conduire sur des trajets parfois longs... et disposant d'un coffre assez vaste pour transporter des dizaines de volumes, voire davantage.

Nous avons depuis plus de vingt ans donné de concert des conférences et des communications, mis en place des séminaires, organisé des journées d'études et des colloques, assuré la publication de volumes en collaboration, échangé des connaissances et des informations... Je ne peux pas en dire plus : István est un grand savant, mais un savant toujours disponible (quelle que soit sa position éminente dans la hiérarchie administrative), en même temps qu'un collègue et un ami pleinement dévoué et d'une fidélité sans failles. Il met sa force de travail exceptionnelle au service des savoirs, de sorte que nous nous employons, chacun à son échelle, à faire circuler, et jusqu'au Nouveau Monde, les connaissances et les expériences sur une partie fondamentale de l'histoire de notre continent.

Nous ne pouvons qu'espérer que cette expérience puisse être partagée, comme elle l'a été entre nous. Les historiens, les historiens du livre et les bibliographes de haut niveau sont trop rares pour que l'on puisse se priver de leurs compétences. À l'heure du grand nivellement, l'exploration historique de l'Europe médiane suppose des compétences historiques et autres qui apparaissent comme spécifiques, ne serait que sur le plan linguistique, où nous devons aller bien au-delà de l'anglais, aujourd'hui omniprésent mais radicalement insuffisant, voire inutile et dangereux : on pense d'abord au latin et à l'allemand, dans une moindre mesure à l'italien et au français, mais il faudrait aussi des compétences dans une langue slave, et bien sûr en hongrois. Dans l'Europe nouvelle qui se cherche avec inquiétude, la connaissance des uns et des autres « dans le temps » constitue un enjeu fondamental de la démocratie du XXI^e siècle. C'est peu de dire que cette problématique est d'actualité, et c'est peu de dire qu'István Monok est l'un de ceux qui travaillent à la réduire avec le plus d'engagement, de compétence et d'énergie. Tous les historiens qui s'efforcent de comprendre et qui en quête de la vérité lui en sont profondément reconnaissants.

Frédéric Barbier